



KJETIL TRY
NOËL
SANGLANT

série noire
GALLIMARD

Extrait de la publication

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

KJETIL TRY

Noël sanglant

TRADUIT DU NORVÉGIEN
PAR ALEX FOUILLET

nrf

GALLIMARD

Cette traduction est publiée grâce au soutien financier de NORLA,
fondation pour la promotion de la littérature norvégienne à l'étranger.

Titre original :

LA DE SMÅ BARN KOMME TIL MEG

© Gyldendal Norsk Forlag A/S, 2008. All rights reserved.
© Éditions Gallimard, 2010, pour la traduction française.

À Kaya et Jenny

CHAPITRE 1

Oslo, 24 décembre 2006

Henki Haraldsen resserra son manteau sur ses épaules tombantes. Il ne supportait plus aussi bien le froid. C'était dangereux de perdre trop de poids, et il avait maigri.

Il but une autre gorgée, sentit la brûlure sur ses gencives irritées, leva la bouteille et essaya de déchiffrer les caractères tarabiscotés à la lueur vacillante de la bougie. Authentique. Même après les trente années de la vie qu'il menait, il sentait la différence ; ou c'était peut-être pour ça, justement. Il massa ses doigts engourdis et plissa les yeux vers la silhouette assise sur la pile de cartons devant lui. L'inconnu était particulièrement silencieux. Tiens, avait-il murmuré avant de lâcher les deux bouteilles sur les genoux de Henki. Puis il n'avait presque plus parlé. Il n'en voulait pas, d'ailleurs, et avait décliné d'un simple geste du doigt vers sa voiture.

Henki but une autre gorgée, toussa et cilla pour faire sortir les larmes. Le vieux labrador allongé à ses pieds, et qui jusque-là n'avait pas bougé, leva la tête. Il posa une main sur le dos chaud.

« Sûr de ne pas en vouloir un petit coup ? »

L'homme secoua lentement la tête. Il ne faisait que l'observer, bizarrement, les yeux grands ouverts. Henki frissonna

sous son manteau. Couvait-il quelque chose ? Il portait trois couches de laine par-dessus un tricot de corps, et ne parvenait pourtant pas à se réchauffer. Ces derniers jours, son urine avait fait des trous brun foncé dans la neige blanche. Ce n'était pas bon signe, il savait que ce n'était pas bon signe.

Il regarda la bouteille à moitié pleine, s'efforça de faire la mise au point et se frotta les yeux avec ses mains sales. Ses doigts étaient gourds, insensibles. Il passa les mains sur le corps chaud du chien, enfouit le bout de ses doigts dans la fourrure noire. En pure perte. Il releva les yeux sur la silhouette immobile et essaya de distinguer les traits de ce visage plongé dans l'ombre. L'inconnu s'était placé de telle sorte que la lumière dansante de la bougie n'éclaire pas son visage. Henki sentit de petites décharges dans un coude.

« Je ne sens plus rien dans les doigts, grommela-t-il sans remarquer à quel point sa voix était rauque. Je ne sens plus rien... »

L'inconnu ne bougeait pas. Henki essaya de se redresser, mais son corps refusait d'obéir.

« Bordel de... »

Il bafouilla, incapable de terminer sa phrase. Ses joues lui picotaient. Il bascula en avant. L'homme le regardait toujours, sans bouger. Comme s'il attendait, songea Henki, mais quoi ?

Il essaya désespérément de trouver une réponse, mais ses idées se suivaient sans rime ni raison dans un brouillard si gris que Henki ne put s'empêcher de chercher sa respiration.

« Res... Respire... »

La salive coulait sur sa parka sale.

Le type se pencha pour le regarder un instant, puis ouvrit une serviette noire posée entre ses jambes. Avant de perdre

tout à fait connaissance, Henki imagina que le bonhomme allait faire apparaître une autre bouteille, et essaya de secouer sa tête déjà lourdement appuyée sur son torse fluet.

L'inconnu lança un coup d'œil rapide vers la chaussée avant de tirer un couteau bien aiguisé de sa serviette et d'en éprouver le tranchant sur le dos de sa main. L'instrument était en acier, mais quelques creux noirs dans le manche l'empêchaient de glisser dans la main. Le type se pencha en avant et, en quelques mouvements rapides et assurés, il traversa le pantalon en laine de Henki et termina par une jolie petite entaille dans la peau, juste au-dessus du genou. « *Tremblez, et ne péchez point. Parlez en vos cœurs sur votre couche, puis taisez-vous ! Offrez des sacrifices de justice...* »

La litanie monotone fut étouffée par le vacarme d'un camion qui passa à proximité.

Il se redressa et contempla le corps inanimé du SDF. Seul le faible battement dans sa gorge indiquait que Henki n'était pas mort.

Il rangea alors le couteau dans sa serviette et en tira une scie courte et large, semblable à celles qu'utilisent les plombiers pour couper les tubes de cuivre. D'un geste assuré, il plaça la lame dans l'entaille au-dessus du genou et se mit au travail. Le labrador leva la tête. Ses moustaches vibraient sur sa truffe noire.

La peau humaine est faite de millions de cellules nerveuses qui offrent un réseau de fibres protectrices aux nerfs et aux tendons entremêlés en dessous. La lame de la scie œuvrait rapidement, sans rencontrer de résistance particulière. L'inconnu n'eut pas à forcer avant que les dents fines n'effleurent l'os solide de la cuisse.

Après l'avoir à moitié sectionnée, l'homme pesa de tout son poids sur la jambe tendue. Il y eut un craquement puissant, comme celui d'une branche sèche qui cède. Le labrador remua et grogna doucement.

Un téléviseur résonnait dans le lointain. Les petits chanteurs annonçaient Noël.

CHAPITRE 2

Théâtre National, 9 décembre 2007

« Voilà pourquoi les gens t'appelleront... »

Reidar Dahl balaya du regard les premiers rangs du public et ressentit un plaisir intense et familier.

« ... Jésus de Nazareth. »

Il baissa la tête. Il n'avait pas encore remarqué à quel point sa bouche était sèche, et il pensa au verre d'eau dissimulé derrière la mangeoire fatiguée. L'éclairagiste tamisa la lumière. Il compta les secondes. Une, deux, trois, quatre... et les applaudissements éclatèrent. Le public se leva, admiratif. Les spectateurs crièrent, certains tapaient déjà en rythme avec les pieds. Reidar Dahl garda la tête baissée encore quelques secondes. Puis il se leva de son tabouret avec un calme exagéré et s'avança de trois grands pas vers le bord de la scène avant de saluer. Les applaudissements ne faiblissaient pas.

Il parcourut des yeux son assistance. Il espérait toujours reconnaître un visage derrière les mains pâles.

Après un second salut appuyé, il fit un large geste empreint de générosité vers le tabouret inoccupé, comme pour partager les honneurs. L'éclairagiste déplaça le faisceau du projecteur à toute vitesse, tandis que les applaudissements et le piétinement rythmés s'accroissaient encore un peu.

Cinquante minutes plus tard, il entra dans son appartement spacieux de Behrens'gate, dans le quartier de Frogner. Il suspendit son manteau doublé de fourrure à une chaise dans l'entrée et mit le cap vers la grande armoire vitrée du salon. Glenfiddich. Il respira le parfum caractéristique du malt au moment de retirer le bouchon, s'en servit un verre et avala deux solides gorgées. Il attendit que la chaleur se diffuse lentement dans son corps puis leva son verre en direction de la caricature encadrée d'un Reidar Dahl bien plus jeune.

« À la tienne, Reidar », murmura-t-il avec un sourire.

Il alluma la télé placée dans un coin et s'installa dans un profond canapé deux places chargé de coussins en soie multicolores. La vieille horloge murale sonna dix coups, et le générique d'un débat quelconque apparut à l'écran. Reidar Dahl posa un œil vide sur le jeune présentateur, vida son verre et envisagea un instant d'aller chercher la bouteille de whisky sur son étagère, avant de renoncer. Il avait un peu abusé de ces choses-là, ces derniers temps, surtout à la suite de la première. Depuis quelques semaines, il ressentait une lassitude inconnue jusqu'alors. Il en avait parlé à son fils qui terminait son stage de médecin de campagne dans les Lofoten, et s'était vu conseiller une certaine prudence vis-à-vis de l'alcool. Cette réponse l'avait secoué et de vieux souvenirs de conversations animées entre lui et Ragnhild avaient ressurgi de son inconscient. Ses yeux cherchèrent machinalement son portrait dans un cadre en argent sur le buffet.

Reidar Dahl se leva, rejoignit l'imposante bibliothèque et laissa son doigt parcourir les reliures en cuir. Il ralentit à la lettre B, s'arrêta sur *Murphy* de Beckett, fit basculer l'ouvrage mince et le soupesa.

Dans un quart d'heure, il recevrait un journaliste d'un quotidien chrétien dont il avait oublié le nom. Ça ne lui ressemblait pas d'inviter des journalistes chez lui, mais le type avait appelé plusieurs fois en laissant entendre qu'il en savait si long sur la vie et la carrière de Reidar Dahl que ce dernier avait fini par accepter.

Il posa Samuel Beckett sur la table basse, tira une pile de vieux manuscrits d'un tiroir de la cuisine et les disposa dans un savant désordre sur le canapé. Après un instant d'hésitation, il se resservit un whisky, le but d'un trait et repoussa son verre derrière des photos de famille encadrées avec soin. On ne sait jamais, avec les journalistes chrétiens, songea-t-il, et il se sentit tout à coup bien plus frais et dispos.

Pile à l'heure convenue, l'interphone résonna. Reidar Dahl prit tout son temps pour répondre. Il appréciait pleinement le statut de vedette que la nouvelle interprétation de *L'Évangile de Noël* lui avait apporté de façon aussi soudaine qu'inattendue. Au bout de presque quarante années d'un labeur acharné, c'était enfin son tour.

La première chose qui le frappa chez cet homme silencieux, ce fut l'intensité de son regard. Comme si ce gars-là ne clignait jamais des yeux. Reidar Dahl le précéda dans le salon et regretta quelques secondes de s'être laissé persuader. Il aurait dû s'en douter. Les gens qui travaillent tard le soir pour des journaux chrétiens dont personne n'a entendu parler ne peuvent pas être très nets.

« Comment s'appelle votre journal, déjà ? demanda-t-il lorsqu'ils eurent pris place dans les fauteuils près de la table basse.

— *La voix de la lumière*, répondit l'inconnu. C'est un mensuel. »

Il se tut un instant.

« J'aimerais préciser certaines choses sur vous, en premier lieu. C'est d'accord ? »

— Je vous en prie, allez-y.

— Quand êtes-vous né ?

— Le 24 juillet 1949.

— Taille ?

— Un mètre soixante-treize.

— Poids ?

— C'est pour un magazine de mode que vous travaillez, ou quoi ? »

Reidar Dahl ne parvenait plus à dissimuler son irritation.

« Désolé, répondit le type avec une mine sincèrement attristée. Nous donnons toujours ce genre de renseignements dans nos portraits, mais si vous trouvez ça désagréable, je peux laisser tom...

— Soixante-quinze kilos, l'interrompit Reidar Dahl. Alors... continuez. »

Le journaliste s'immobilisa un moment, les yeux rivés sur ses notes.

« Vous êtes entré à l'École nationale d'art dramatique à l'automne 1969, commença-t-il lentement. Racontez.

— Raconter quoi ? Pourquoi j'y suis entré ?

— Oui, pourquoi vous y êtes entré. Racontez-moi pourquoi vous y êtes entré », répéta le bonhomme en plantant son regard dans celui de Reidar Dahl.

Celui-ci prit une profonde inspiration et décida d'expédier la chose le plus vite possible.

« Je crois que je me suis inscrit parce que j'affectionnais les grands dramaturges. Shakespeare, Ibsen, Tchekhov. Ce n'était pas courant à l'époque, et ça ne doit pas l'être aujourd'hui. »

d'hui non plus, mais à dix-huit ans, je connaissais *Peer Gynt* par cœur. Tous les rôles.

— Extraordinaire.

— J'ai été l'un des rares à entrer à la première tentative, récita-t-il, et au bout de trois ans, j'ai intégré la Scène Nationale, à Bergen. »

Reidar Dahl remarqua que le journaliste avait posé son stylo. Il semblait presque perdu dans ses propres pensées.

« Je... » reprit-il, mais il s'arrêta lorsqu'il vit le type fouiller dans une serviette noire.

« Je peux prendre quelques photos ? »

Reidar Dahl croisa les jambes. Encore dix minutes, maximum, pensa-t-il.

« Je vous en prie ! »

L'homme dégaina un vieux Nikon, se leva et fit quelques pas avant de se décider pour un angle précis.

« Restez comme vous êtes. »

Il fit la mise au point et mitrilla.

Reidar Dahl serra automatiquement les mâchoires pour mettre en valeur ses pommettes et la fossette de son menton, et oublia un instant la barbe grise dont il s'était affublé pour le rôle de Joseph.

« Pourriez-vous prendre ces papiers, et les regarder ? »

Dahl tiqua, mais saisit les feuilles froissées.

« Je peux, mais ce n'est pas la pièce que je joue en ce moment.

— Ça ne fait rien. Tenez-les bien contre vous, regardez-les ! »

Clic, clic, clic.

Reidar Dahl remarqua que sa patience atteignait ses limites.

Il pensa à Anna. La veille, en fin de soirée, elle avait occupé

le fauteuil dans lequel le journaliste était assis. Sa poitrine lourde avait pour la énième fois éveillé le désir en lui, et ils avaient fait l'amour sur la petite table basse. Et encore, fait l'amour ? Anna n'était pas le genre de femme à se laisser aimer de façon traditionnelle. Il l'avait frappée jusqu'à ce que sa peau pâle soit écarlate depuis ses cuisses bien en chair jusqu'à sa nuque. Reidar n'y avait vu aucun inconvénient.

Il regarda l'heure. Dix heures et demie.

« J'ai bientôt terminé. »

Le journaliste suivit son regard.

« Vous avez une table de cuisine ? »

— Oui.

— Pouvons-nous terminer par quelques photos près de la table de cuisine ? On peut faire semblant d'être le matin, et vous avez une tasse de café et un journal, et...

— Ce n'est pas pour un magazine chrétien ? s'enquit Reidar Dahl avec un sourire forcé. Vous ne devriez pas transiger avec la vérité. »

Le visage du journaliste se figea.

Drôle de type, songea Reidar Dahl avant de se lever avec un soupir et de mettre le cap sur la cuisine pour la toute dernière fois.

CHAPITRE 3

Hôtel de police d'Oslo, 12 décembre

L'inspecteur principal Rolf Gordon Lykke leva les yeux de son journal grand ouvert, et les posa sur le visage fermé de la contrôleuse générale, Anne Breiby. Il supposa que l'expression de sa supérieure tenait en partie aux gros titres de *Dagbladet* et en partie à sa présence dans la même pièce que lui. Pour l'instant, les gros titres devaient être pires.

« La police tâtonne dans le brouillard. » Comment s'y est-on pris pour leur fourrer ça dans le crâne ? Pourquoi Viker l'a-t-il formulé de la sorte ? »

Son accent de Stavanger affleura à plusieurs reprises, phénomène que Rolf Lykke avait appris à interpréter comme un mauvais signe. Il tira un paquet d'Extra à moitié plein d'une poche de son blouson, en sortit trois qu'il glissa méticuleusement dans sa bouche, l'un après l'autre.

« Qu'est-ce qu'il aurait dû dire, alors ? murmura Lykke entre les dragées à la menthe poivrée. Il ne pouvait quand même pas prétendre que nous avons des pistes bien nettes ?

— Et "Aucun commentaire" ? »

Breiby se leva de l'inconfortable fauteuil des visiteurs et alla vers l'unique fenêtre du bureau exigü.

« Pourquoi faut-il toujours que quelqu'un dans la maison

leur laisse la possibilité d'écrire des manchettes qui nous font passer pour des abrutis ? »

L'inspecteur principal Lykke prit quelques secondes pour observer cette contrôleuse, de sept ans sa cadette. Elle avait quitté un poste de directrice générale au ministère de la Justice trois ans plus tôt, et avait fait de la vie à l'hôtel de police une succession sans fin de réorganisations. La dernière concernait la nouvelle Direction des services de police — une création qui les amenait désormais à discuter des chiffres de la criminalité et des délais de traitement des affaires, pendant que le silence le plus assourdissant régnait autour du travail classique des policiers. Par ailleurs, la DSP impliquait un contact plus étroit avec un garde des Sceaux survolté qui n'allait pas tarder à exiger des informations précises sur la garniture de leurs sandwiches. Lykke en avait tellement sa claque qu'il avait envisagé à deux reprises de rendre son tablier pour de bon.

« Parce que de temps en temps c'est précisément ce que nous sommes, lâcha-t-il.

— Quoi?! C'est normal si on nous présente comme ça? s'indigna Anne Breiby en agitant une main vers le quotidien. Vous trouvez que c'est flatteur pour l'image de la police?

— Je trouve que c'est vrai, répondit Rolf Lykke. On n'a pas la moindre idée de ce qu'est devenu ce gars. Si un des comédiens les plus connus de Norvège réussit à s'évaporer sans qu'on ait un seul tuyau en trois jours, ça veut dire qu'on tâtonne dans le brouillard. C'est aussi simple que ça. »

La contrôleuse générale poussa un soupir et tourna le dos à son inspecteur principal pour regarder par la fenêtre.

« Il a fait moins dix-huit à Nordberg, ce matin de bonne heure, annonça-t-elle dans le vague.

— Bon... »

Rolf Lykke observa son dos fin. Quelques cheveux noirs s'étaient échappés de sa queue-de-cheval bien serrée, et vibraient dans le souffle de la ventilation. D'une certaine façon, ça la rendait plus humaine. Soudain, elle haussa les épaules sous son chemisier d'uniforme bleu et fit volte-face.

« Il s'en est passé des choses, ces derniers temps », déclara-t-elle avant de planter son regard dans celui de Lykke.

L'inspecteur principal toussota, mal à l'aise, tandis que l'image du corps d'une fillette de cinq ans à moitié décomposé ressurgissait sur sa rétine. Breiby avait raison, bien sûr, les derniers mois avaient été épuisants, même pour le personnel endurci de la Brigade criminelle.

L'espace d'un instant, il envisagea de répondre que la gamine retrouvée dans le bassin portuaire avait le même âge que sa petite Ida, qu'il n'avait pas dormi plus de cinq heures d'affilée depuis les grandes vacances, qu'il avait vomi dans une voiture quelques jours plus tôt...

« Ça va, ça vient », répondit-il.

Anne Breiby ne le lâchait pas des yeux.

« Vous pensez souvent à votre mère ? »

Rolf Lykke se passa une main sur le menton, gêné. Sa mère était décédée quelques mois plus tôt après deux ans d'hospitalisation, et Lykke n'avait pour ainsi dire pas ressenti de chagrin, juste du soulagement. Voir sa mère se ratatiner dans un lit d'hôpital l'avait éprouvé, plus qu'il n'avait bien voulu l'admettre.

« Ça arrive... dit-il en prenant conscience de l'insensibilité qu'il dégageait. Bien sûr que je pense à elle.

— Prenez soin de vous, Rolf. » Elle sourit brusquement.
« Vous faites toujours des puzzles ? »

Lykke se redressa, abasourdi, et chercha des traces de

sarcasme dans le visage de sa supérieure. Il répondit par un bref hochement de tête.

« De temps en temps », mentit-il.

La contrôleuse générale appuya son derrière sur l'étroit appui de fenêtre.

« Vous ne voyez pas l'ironie qu'il y a à faire des puzzles quand on est enquêteur ? »

Le sourire n'avait pas disparu.

Lykke serra les dents. Ce n'était pas la première fois qu'on commentait son passe-temps.

« Non, pas vraiment... »

— Que vous ne pouvez pas vous empêcher d'assembler des pièces pour former un tout cohérent, y compris pendant vos loisirs ?

— Je fais des puzzles depuis que je suis gamin. J'aurais dû arrêter quand j'ai choisi de devenir policier ? »

Breiby l'observa un moment, sans rien dire.

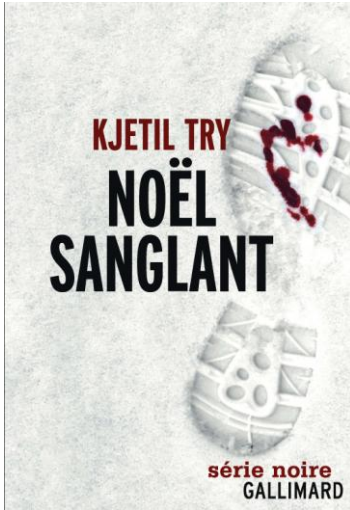
« Non, bien sûr que non. Ça peut juste paraître bizarre à des gens qui ne vous connaissent pas. »

— Je raconte très rarement aux gens que je ne connais pas que je fais des puzzles, précisa calmement Lykke. Ça aurait l'air plutôt déplacé, vous ne trouvez pas ? »

La contrôleuse générale hésita, son regard erra sur les piles de papiers qui encombraient le bureau. Puis elle sembla se métamorphoser. Lykke avait déjà assisté à cette scène. Elle donnait tout simplement l'impression d'actionner un interrupteur, de changer de chaîne.

« Tenez la pression à distance et retrouvez Reidar Dahl avant les vacances de Noël. » Elle se dirigea vers la porte. « C'est aussi simple que ça. » La porte se referma derrière elle avec un cliquetis doux.

CHAPITRE 71 : Hôpital universitaire de l'Akershus, ce soir-là	365
CHAPITRE 72 : Furuveien, ce soir-là	370



Noël sanglant

Kjetil Try

Cette édition électronique du livre *Noël sanglant*
de *Kjetil Try*

a été réalisée le 30 septembre 2010 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 2010 par FLOCH
(ISBN : 9782070125555)

Code Sodis : N32169 - ISBN : 9782072311680

Numéro d'édition : 167585